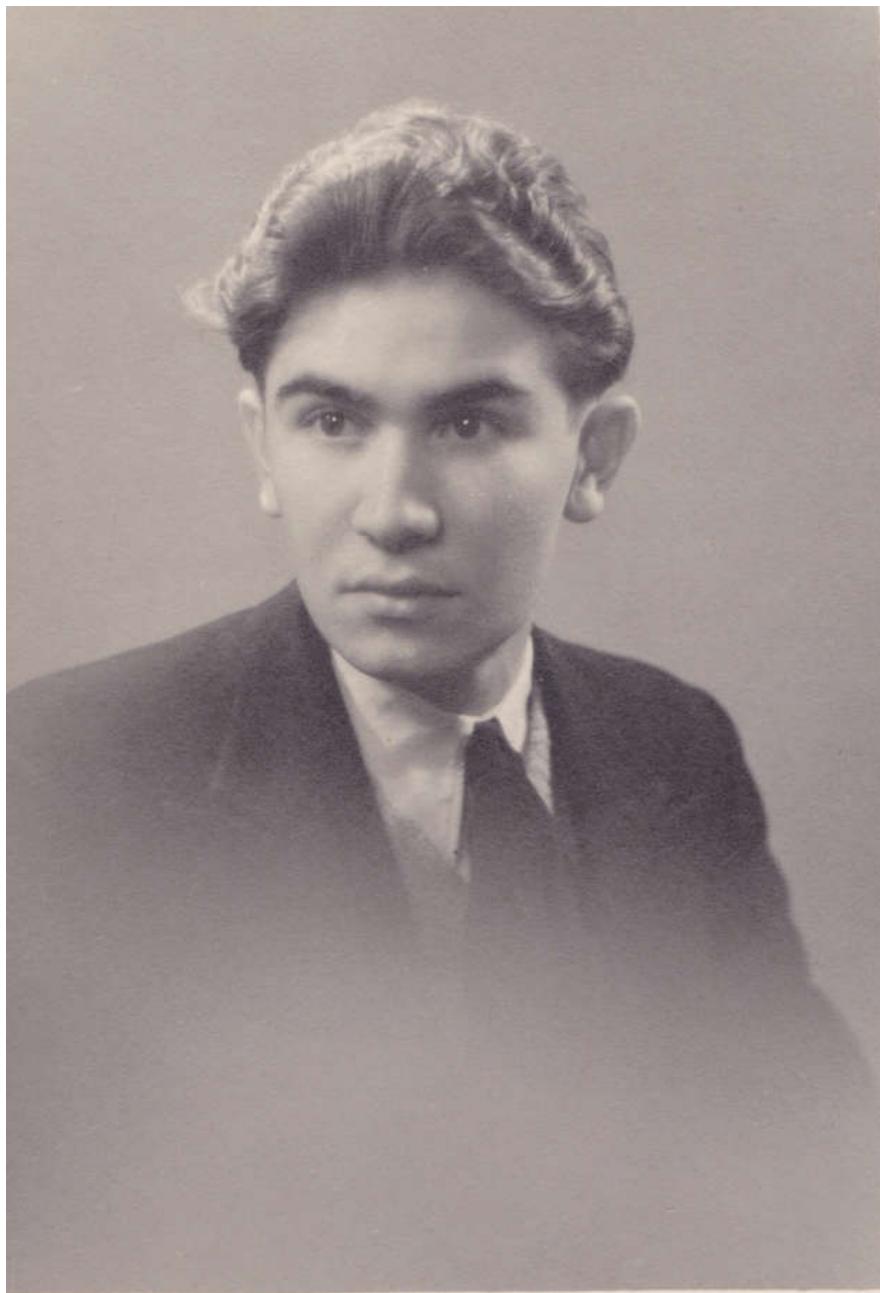


Le trajet des textes

**Maquis
Forêt de la Berbeyrolle
Armand Gatti à Tarnac**



Armand Gatti-1943

En installant deux stèles dans la forêt de la Berbeyrolle, où 4 jeunes maquisards furent arrêtés en décembre 1943, l'association Le Refuge des résistances et la ville de Tarnac ouvrent un trajet qui part du centre de Tarnac jusqu'au trou où étaient cachés Joseph Claravel, son frère Georges Claravel, Marcel Poyetton et Armand Gatti. Ce trajet, qui peut se faire à pied, s'est matérialisé grâce aux textes et poèmes écrits par Armand Gatti, l'un des quatre maquisards surpris dans la forêt. Ce moment résistant a joué un rôle décisif dans les choix d'écriture de l'écrivain. Il parla de ce moment comme celui d'une deuxième naissance. Les textes réunis dans cette plaquette pour accompagner le parcours donnent une idée des émotions et des pensées qui traversèrent le poète à ce moment-là.



Maquisard, arrêté, évadé, franc-tireur, parachutiste.

Armand Gatti est né le 26 janvier 1924 à Beausoleil. En novembre 1943, de nationalité italienne, il décide avec son ami Alfred Pezzana de rejoindre le maquis français par la voie des Brigades internationales. Arrivé à Tarnac, il est pris en charge par le boulanger Raymond Mas. Avec trois jeunes Français qui fuient le STO, ils sont cachés dans la forêt de la Berbeyrolle près de la ferme de la famille Hélie. Dénoncés, ils sont arrêtés au bout d'un mois au cours d'une importante opération policière dans la forêt. Après enquête, aucune charge ne pesant sur eux, ils sont acquittés mais pas libérés : ils sont transférés à l'organisation Todt comme travailleurs forcés pour le gouvernement allemand. Cinq mois après, Armand Gatti s'évade du chantier de la base sous-marine de Bordeaux et retourne à Tarnac. Entre-temps le maquis s'est militarisé : il est devenu une petite armée avec son cortège de gradés. Des conseillers militaires anglais intégrés au maquis vont recruter Gatti qui finira la guerre comme parachutiste.



Raymond et Marguerite Mas



Simone Hélie et Armand Gatti



**Textes à lire en face
de la boulangerie Mas**

Résistance

Résistance : fleur parasite
dans la forêt de décembre
mais dans les mots du druide
gui de Noël sur l'arbre.
Feuilles mortes et vivantes :
des signaux qui s'ignorent.
Où sont les lignes de sève,
la lente subversion des mots,
les armes à feu qui se dédoublent ?
(Résistant corrézien tombé devant la ferme de la Berbeyrolle).

*Poème cinématographique et ses pronoms personnels
dont le titre pourrait être l'Internationale*

Nous ne disons pas “ici l’histoire !”, nous disons “ici l’univers !”. 4-chat.

4-chat. — Nom de résistance donné au dernier arrivé dans la forêt de la Berbeyrolle, sur le plateau de Millevaches (1000 sources), où les maquisards, n'étaient que quatre... 4-chat est également la signature qu'on retrouve sur les murs du mitard de la prison de Tulle – aujourd'hui transformé en annexe de cantine d'école –, au bas du graffiti :

Nous ne disons pas “ici l’histoire !”, nous disons “ici l’univers !”.

La Parole errante

FAMILLE
HELIE-TYSSIER
LA BERBEYROLLE



**Textes à lire en arrivant
au hameau de la Berbeyrolle**

Berbeyrolle

Le mot-œil de la Berbeyrolle, c'est le sapin au-dessus du trou creusé par les maquisards pour se cacher. Il est séparé du sommeil de ceux qui l'ont planté par des rondins de bois qui soutiennent la tôle ondulée – et un mètre de terre. Il apporte aux signes, dont est faite la Berbeyrolle, leur achèvement, leur donne un sens qu'ils n'ont jamais eu : le maquis.

La Parole errante

Hélie

Élisée : paysan, gestes parcimonieux, peu de paroles,
changeant le monde tous les jours.
Toujours de passage dans sa ferme,
le clandestin d'une oppression
venu apprendre que le monde nouveau commence désormais
à cette forêt telle qu'elle émerge d'une mer de bruyères.
Les descentes de gendarmerie
ne trouvent qu'une famille de paysans.
Élisée
sa femme
sa fille
essayant d'arracher du blé et des pommes de terre
aux pierres de l'endroit.
(Les gendarmes ne voient jamais les signes alignés
de la guerre fantôme qu'Élisée porte avec lui
en même temps que sa fourche à foin
et les aboiements des chiens gardiens des moutons).

*Poème cinématographique et ses pronoms personnels
dont le titre pourrait être l'Internationale*



**Texte à lire sur le bord de la route
devant la flèche qui invite à entrer dans la forêt
qui mène au « trou »**

La forêt des arbres-idéogrammes

— Pour nous, le maquis n'a jamais été un lieu d'entraînement militaire, mais un lieu de clandestinité. La clandestinité y était végétale, écrite par des pins, sapins, mélèzes, bouleaux, et, plus encore, par la bruyère. Entrer en clandestinité ne signifiait pas, pour des mots, établir des dialogues, mais devenir un moment de l'arbre. Le moment étant celui où la végétation se soumettait au vent pour dire : Soi-même est aussi l'autre. Les arbres étaient aussi nous-mêmes, et nous étions les arbres, nous étions nos matricules. L'épreuve du temps se répétait en autant de signes tracés sur les troncs des arbres que l'écorce, se dilatant, défaisait d'une saison à l'autre, sans qu'on y prît garde. L'idée se disait odeur en autant de parfums subtils dont la bruyère était prodigue. La végétation tentait l'aventure à laquelle nous participions tous. Pour la parler, nous étions tous la rose joie de la bruyère. Discours de l'autre et de Soi-même. L'autre avait ses propres conceptions de l'affirmation et de la négation. Soi-même avait aussi ses propres conceptions. Y avait-il distinction entre l'autre et Soi-même? ou non? Sans affrontement, mais avec enrichissement de l'un par l'autre. C'est le commencement de l'écriture... Il n'est commencement qu'en tant qu'au centre du cercle il s'applique à une infinité de cas. Mais alors comment procéder à l'enrichissement de l'un par l'autre, alors que même une addition n'est pas possible? Faire jaillir la vie des affrontements est une idée d'homme, pas de mot ! Le livre de Tchouang-tseu se plantait entre deux idéogrammes. Idéogramme à son tour, mais bourdonnant comme dans une ruche. (...)

— Nous n'avons pas à avoir un autre destin que le nôtre. Si nous voulons parler, il faut que l'arbre parle en arbre, le pin en pin, le mélèze en mélèze, le bouleau en bouleau, l'unique tilleul en unique tilleul. Que la bruyère reste bruyère et que le vent, même dans la bruyère, reste le vent.

— Mais puisque l'autre c'est soi-même ! Un parler de bruyère que nul n'entend lorsque la bruyère est sous la neige...

Ainsi, toute la Berbeyrolle est entrée dans le silence. Et elle l'est devenu lorsque les parfums de la rose joie, au dégel, ont commencé à tinter.

Un seul mot :

- Impossible notre savoir appris sous la neige !
- Impossible, disait l'unique tilleul.
- Impossible, disait le pin.
- Impossible, disait le sapin.
- Impossible, disait le mélèze.
- Impossible, disait le bouleau.
- Impossible, disait l'éternel groupuscule des bilobés. Et la mer de parfums qui déferlait sur la montagne la plus vieille du monde fit de chacun d'eux un idéogramme.

— Et les mots ? et les mots ? demandèrent alors les mots.

Puisque l'autre c'est, pour chacun de nous, soi-même ? Toute la Berbeyrolle, aux premières apparitions du vent, devint un immense dialogue, tel qu'il s'en fit autour de Soudainement et de Rapidement lorsqu'ils se rencontrèrent au pays d'Indistinction.

— Vouloir démontrer, en partant de l'idée (en elle-même), que les idées (dans les choses) ne sont point l'idée (en elle-même) vaut moins que vouloir démontrer, en partant de la non-idée, que les idées (dans les choses) ne sont pas l'idée (en elle-même).

— Vouloir démontrer, en partant de forêt (en général), qu'(une) forêt (faite d'idéogrammes) n'est pas (une) forêt (en général) vaut moins que vouloir démontrer, en partant de la non-forêt, qu'(une) forêt (faite d'idéogrammes) n'est pas une forêt (en général).

— De toute façon, l'univers n'est qu'une idée, et tous les êtres, une forêt d'idéogrammes. Tout le reste n'est qu'une anecdote.

Ceux qui ont été les mots de 4-chat (mots souvent rendus inaptés par la déchirure solaire dans laquelle ils tentent de s'écrire mots dits « de la lisière » – bien qu'ils soient au centre) tiennent à dire qu'ils ont rempli les écritures de cette époque.

La Parole errante





Texte à lire
devant le trou des maquisards

Le trou

Un trou dans le Massif central
creusé en plein hiver.
Trois mètres au-dessus, la forêt de la Berbeyrolle
passage de migration dans le ciel après passage
froid après froid
avec la respiration qui devient glace sur les parois
dans l'odeur de la graisse d'arme
de la paille mouillée
et ce délire qu'apportent les éléments lorsqu'ils fabulent
tu as construit l'escalier
dont tu as gravi chaque marche par la suite.
Toutes les ziggurats sont nées dans le Massif central
à trois mètres sous terre
même la guerre finie (celle des calendriers, pas la tienne)
même la forêt détruite,
les ziggurats ont continué à y naître
escalier après escalier.

*Poème cinématographique et ses pronoms personnels
dont le titre pourrait être l'Internationale*

Textes à lire
au bord du trou
autour de la stèle

1) Pierre Hélié, chauffeur de taxi, communiste, agriculteur et Simone sa fille. Installés à la ferme de la Berbeyrolle, ils accueillirent les 4 maquisards.

Raymond Mas, boulanger qui cacha chez lui Armand Gatti, les premiers jours de son arrivée à Tarnac.

2) Georges et Joseph Claravel réfugiés dans le maquis pour échapper au STO, originaires de Lyon comme Marcel Poyetton. Joseph inspira un personnage de la pièce de théâtre d'Armand Gatti, « L'Enfant-rat ».

3) Alfred Pezzana, ami d'enfance de Gatti à Monaco. Le père d'Alfred était tailleur et communiste. Sa boutique à Nice était la plaque tournante des Brigades internationales pendant la guerre d'Espagne.

Alfred Pezzana
agent de liaison sur
trois frontières

Pierre Hélié
Raymond Mas
Simone, la nymphole
de TARNAC

Georges Claravel
Joseph Claravel
son père
Marcel Poyetton
de Lyon

ARMAND GATTI
de Monaco

Ici au maquis
Pierre Hélié
Simone Hélié
Raymond Mas
ont accueilli et soutenu
Georges Claravel
Joseph Claravel
Marcel Poyetton
de Lyon
Armand Gatti de Monaco
arrivé grâce à
Alfred Pezzana, agent de
liaison sur trois frontières

**Prolétaires du monde entier,
descendez dans vos propres
profondeurs - Cherchez-y la
vérité. Inventez là, vous ne
trouverez nulle part ailleurs.
Nestor Makhno- 1919**

*Prolétaires du monde entier
descendez dans vos propres
profondeurs - Cherchez y
la vérité - Inventez là, vous
ne la trouverez nulle part
ailleurs - Nestor Makhno*

*Nous ne sommes Rich - Soyons
tout
Nicole Gompers*

**NOUS NE SOMMES
RIEN SOYONS TOUT**

EUGÈNE POTTIER. 1871

Textes à lire
dans le petit
vallon
autour de la stèle

1) *Appel de La
Makhnovchtchina, mou-
vement libertaire ukrai-
nien.*

2 *Nicole Gompers, amie
d'Armand Gatti à
Monaco dont la famille
fut exterminée
à Auschwitz.*

3) « *L'Internationale* »
dont les paroles furent
écrites par Eugène Pottier
en 1871 lors de la répres-
sion de la Commune de
Paris, sous forme d'un
poème à la gloire de
l'Internationale ouvrière.

Nicole Gompers



Textes à lire dans le petit vallon
autour de la stèle (suite)

Les Brigades internationales

L'œil minéral
sera posé
sur la ferme qui prolonge la forêt aux ziggurats.
Douze nationalités sont passées par là :
le siècle avec ses faux tampons
ses faux passeports
ses cartes d'identité périmées
ses ressortissants de la révolution permanente
en habits qui ne sont pas les leurs,
le siècle en espadrilles
et en chaussures trouées.
Ferme d'Élisée
du guet
de la surveillance
du passage de l'anormalité à l'ombre
sur laquelle se racornit l'Europe en flammes de jadis
avec en son milieu
Élisée déjà portrait-robot de la Résistance
en attendant de devenir celui de la bataille fantôme
à laquelle sa ferme accorde asile.

*Poème cinématographique et ses pronoms personnels
dont le titre pourrait être l'Internationale*

Georges Guingouin

Élie est un communiste. Avant même la guerre d'Espagne, sa ferme a été l'un des plus grands lieux de passage pour faux passeports, délivrés aux déçus de toutes les nationalités ou même aux Français que guettait déjà la clandestinité. Guingouin, le

premier maquisard de France, y a commencé sa Résistance à l'époque des décrets Daladier. Le père Élie est un personnage important. Ceux du trou ont vécu à côté de sa ferme, ils ont mangé son pain et ils ne l'ont jamais su.

La Parole errante

Narration des nuits blanches à perte de vue du maquis

Notre vérité, c'est la forêt de la Berbeyrolle, sur les hauteurs d'une des plus vieilles montagnes du monde. Que pourrions-nous faire dans les villes ?

— Nous emparer du dictionnaire avec des pages roses qui séparent les mots en noms communs et en noms propres, le secouer, en faire tomber ce qu'il contient, puis attendre de voir

leurs attractions et répulsions

leurs sympathies et antipathies

leurs peines et leurs joies (de mots)

leur irréprouvable envie de témoigner

le poids d'histoire qu'ils supportent

le pourquoi de leurs errances et de leurs rencontres la façon dont ils se donnent un sens les uns les autres (autre que celui dont nous sommes le

pourquoi) leur besoin de chant et de silence dès qu'il leur arrive

de se trouver synchrones

pour dire le combat qui fait l'homme plus grand que l'homme.

— Et que ferons-nous, arbres, au milieu de ces rencontres ? Peut-on continuer à être arbre sur les hauteurs du Massif central et devenir l'habitant écrit d'une feuille de papier ?

— La feuille écrite pourrait être le signe de notre évasion du plagiat.

— Pour aller où ?

— À l'assaut du ciel...

La Parole errante





Textes à lire de nouveau
devant le trou des maquisards

L'arrivée des GMR

... C'est annoncé dans leurs yeux : ils vont tirer. Être arrêté en hiver, dans une forêt ployant sous la neige, sans pantalon, les jambes nues, appelle les sentiments humains. Les vrais. (Pourquoi le mot humain ne couvre-t-il que ce qui est bon chez l'homme ?). L'humain est dans le regard de chaque GMR, de chaque garde mobile, de chaque policier et chasseur de maquis. L'homme est là, comme une bête dans sa caverne de viande militarisée, en uniforme, avançant la tête, la rentrant, hésitant à sortir, réapparaissant de nouveau. Ce qui, pour l'instant, le fait hésiter, ce sont les quatre policiers qui le ramènent, lui, 4-chat. Mais ils n'iront pas plus loin que les barbelés qui entourent la forêt. C'est là qu'il devra descendre tout seul vers l'automitailleuse juste en face. Sous le regard de l'arrière-garde. Et c'est là qu'ils tireront. Le quatrième chat pourrait presque demander une suspension et indiquer exactement l'endroit. Mais déjà il est poussé vers les barbelés. Un des GMR soulève le fil avec le fusil pour agrandir le passage... Trouver quelque chose à dire, à faire... Il passe. Les dents claquent, le corps tremble. Le froid et la peur sont devenus une même chose... Leur demander de ne pas tirer... Ce serait donner le signal ! Au contraire, prendre le contre-pied de tout ce qu'il a envie de faire en ce moment, et entrer dans un personnage où il ne puisse être rattrapé... Il s'arrête, lève un peu plus les bras en braquant les deux index vers le ciel :

— C'est avec lui que je suis venu me battre, pas avec vous. Vous n'existez pas!

Tous écoutent. Accroître tout de suite l'avantage : répéter avec colère, comme s'il s'agissait d'une évidence qui devrait être comprise tout de suite...

Pour montrer qu'il existe bien, un des GMR arrive sur lui : — Et ça ? Coup de crosse. En même temps, 4-chat est protégé. Tant que le GMR sera devant lui, les autres ne tireront pas. Et ils le regardent simplement en train d'écraser, à coups de talon, les pieds nus de 4-chat dans la neige souillée. Le quatrième chat court jusqu'à l'automitailleuse, quitte à se rouler par terre. La douleur des coups reçus sur les membres gelés ne se manifeste qu'après, mais en décuplant son impact. Elle prolonge même un peu les torsions... L'idée de ce qui vient de se passer apparaît au chat : il s'agit de faire défiler le carnaval là où l'ennemi attend le train des équipages, de le frapper où il n'est pas. Et toute tentative de dialogue à ce moment-là ne pourra être que celui de la plaie et du couteau.

Derrière, la folie du matin s'apaise. L'encerclement, les fusils-mitrailleurs puis les mitraillettes, les grenades lancées dans le trou, la sortie sous les tirs qui se croisent – et le trou qui explose, lui dont les entrailles flambent et qui règle lui aussi ses comptes avec le ciel, en lui renvoyant de lourdes volutes de fumée.

La Parole errante

Contre le réalisme

Le personnage qui, dans la forêt, avance
sous les coups de crosse des GMR
sans pantalon, sans chaussures
dans la neige jusqu'aux genoux
les mains en l'air
tu dois être à l'intérieur de lui.
Savoir les mots justes de cette aventure
quelle histoire réhabiliter autour d'elle
pour que partant des apparences
les mots se recréent univers
et qu'ils soient sa présence parmi nous...
La bataille n'est pas contre ces hommes à fusil.
Elle est entre le réalisme
et le dire par d'autres voies
du passage de l'oiseau
dans le ciel plombé de la Berbeyrolle ce matin-là.

*Poème cinématographique et ses pronoms personnels
dont le titre pourrait être l'Internationale*

GENDARMERIE NATIONALE

Art. 292 du décret
et le service

LEGION

Limeux

COMPAGNIE

de la Corrèze

SECTION

BRIGADE

DÉPARTEMENT

BRIGADES COMMUNALES

SECTION

ANCIENNES

ACTES-VERBAUX

CONSTITUANT

procès-verbaux

de police

à Carnac

à la suite de

les arrestations

opérées.

EXPÉDITION

Le

Ce jourd'hui, *quatre Janvier*

mil neuf cent

à *six heures*

Nous, soussignés

*Hogues, (Gaston),
Martial, (Marcel)*

généralistes à pied à la résidence de *Bugeat*

du département de *la Corrèze*, revêtus de notre uniforme

et aux ordres de nos chefs, étouit à la disposition du Chef

de tout le *X^{ème}* Escadron de la Garde stationné à

Soumes invités par cet Officier à le conduire

du nommé *Bossavit, Auguste*, cantonné

à *Carnac*. Nous nous rendons avec une

de la garde dans cette localité, accompagnés

automobiles du Peloton de G. R. N. du Bour

lement cantonné à *Creignac*. Ses notes et

les lieux, la maison d'habitation de *M. B.*

Vu, M. B.



Texte à lire
sur le bord de la route

Premières questions : Putain d'hirondelles !

(Forêt de la Berbeyrolle. Mains levées en signe de capitulation, le quatrième chat est poussé en avant à coups de crosse par les GMR de Vichy. Les chats (premier, deuxième, troisième) suivent, tous surpris pendant le sommeil. C'est la fin du premier maquis de France. Rafales et grenades lancées pendant plus d'un quart d'heure dans un trou fait de cubes de deux mètres emboîtés en forme de T donnent aux survivants qui en sortent l'auréole passagère de miraculés. Il n'y a ni mort ni blessé (sauf le deuxième chat – un éclat de grenade à la fesse..).

Bientôt l'auréole s'effiloche. Les branches d'arbres couvertes de neige fouettent, frappent. Les GMR aussi. À la sortie de la forêt, un long cortège de camions, de fusils, de mitraillettes en batterie et d'automitrailleuses, attend. Mais aussi un Trois-Ficelles les mains sur les hanches. Le quatrième chat, lui, est emmené. Le capitaine crie :

— Qu'est-ce que tu allais foutre dans le maquis ? Que répondre...? Juste à ce moment, comme s'il voulait souffler la réponse juste : le chant du rouge-gorge... Bouleversante mélodie aux sonorités pleines, sans doute pour indiquer à qui appartient le territoire et prévenir les conflits. Le quatrième chat tourne la tête vers l'oiseau. Et demande :

— Et lui ? qu'est-ce qu'il y fout dans le maquis ?

Mais il n'a pas le temps de donner sa réponse. Le capitaine l'a devinée au regard que le prisonnier a posé sur l'oiseau. Il dit :

— Putain d'hirondelle ! Et il frappe. Il n'est pas encore midi lorsque la tempête de neige éclate sur tout le nord de la Corrèze...

La Parole errante

possible de procéder à l'interrogatoire des individus arrêtés.
Nous relevons simplement leur identité qui est la suivante.
1^{er}) Joyetton (Marcel) né le 3 juillet 1924 à Givors (Rhône)
ajusteur, dernier domicile 1/2 Rue Gabriel Cordier à Grigny
(Rhône) de Pierre et de Cote (Marie)
2^e) Gatti (Beate. Armand) né le 2 Janvier 1924 à Monaco
étudiant au Collège Stanislas (fils de Auguste et de X...
l'intéressé prétend ne pouvoir fournir d'autres renseignements
et simule l'idiotie.

2^e) Claravel, Joseph, né le 15 Novembre 1923 à Tezon
(3^{ème}) cuisinier à l'hôtel de France à Marseille, fils de
Anne et de Vernier (Charlotte)

3^e) Claravel, Charles, né le 15 février 1922 à Julliers (Hérault)
ouvreur, 7 rue Gabriel Cordier à Grigny (Rhône), fils de
Aimé et de Vernier (Charlotte) frère du précédent.

Les déclarants n'ayant aucun papier d'identité sur
eux il nous est impossible de contrôler leurs dires.

11 heures de retour au Bourg de Carnac, M. M. Elie et
Bossavit sont invités par les chefs de détachements à regagner

Texte à lire
devant la mairie de Tarnac

Premiers interrogatoires

Ils sont quatre arrêtés, chacun escorté de quatre chasseurs ; ils sont placés dans quatre camions différents.

Passage à tabac dans les camions des GMR. Passage à tabac dans le camion des gardes mobiles. Passage à tabac dans le camion de la gendarmerie. Détresse de l'être. Arrêt à Tarnac, mais ô miracle! un GMR comprend ce langage. C'est l'encouragement (le signe qu'il faut continuer). Alors, aux gendarmes motorisés d'Ussel :

- Vous êtes les moignons de Dieu. Les moignons du beau, les moignons du bon, les moignons de l'aimable. Souvent, c'est le rire qui répond. Ce soir, les prisonniers auront quelque chose à raconter. Lorsque la spontanéité s'essouffle, il y en a quatre qui sont toujours disponibles et qui assurent de notables relais (ce sont Rimbaud, Michaux, Mallarmé, Emmanuel). Parfois c'est l'échec. Le quatrième chat essaye de maintenir sa différence lors de l'interrogatoire du gendarme Lefèvre (son nom lui est resté) qui le questionne sur son identité. Lefèvre note, à l'aide d'un porte-plume qu'il trempe dans l'encre, les réponses qui lui sont faites à chaque demande : nom d'abord, prénom, date, lieu de naissance.

Puis :

- Taille ?
- L'infini.
- Ça fait combien dans notre système métrique ?

Le chat répond malencontreusement :

- 1 mètre 50.

Comme si c'était prévu dans la fiche qu'il doit remplir, le gendarme demande :

- Et moi ?
- Vous ?

Le gendarme Lefèvre est petit, certainement le plus petit de toutes les gendarmeries motorisées de France. Son képi n'arrive pas au menton de 4-chat.

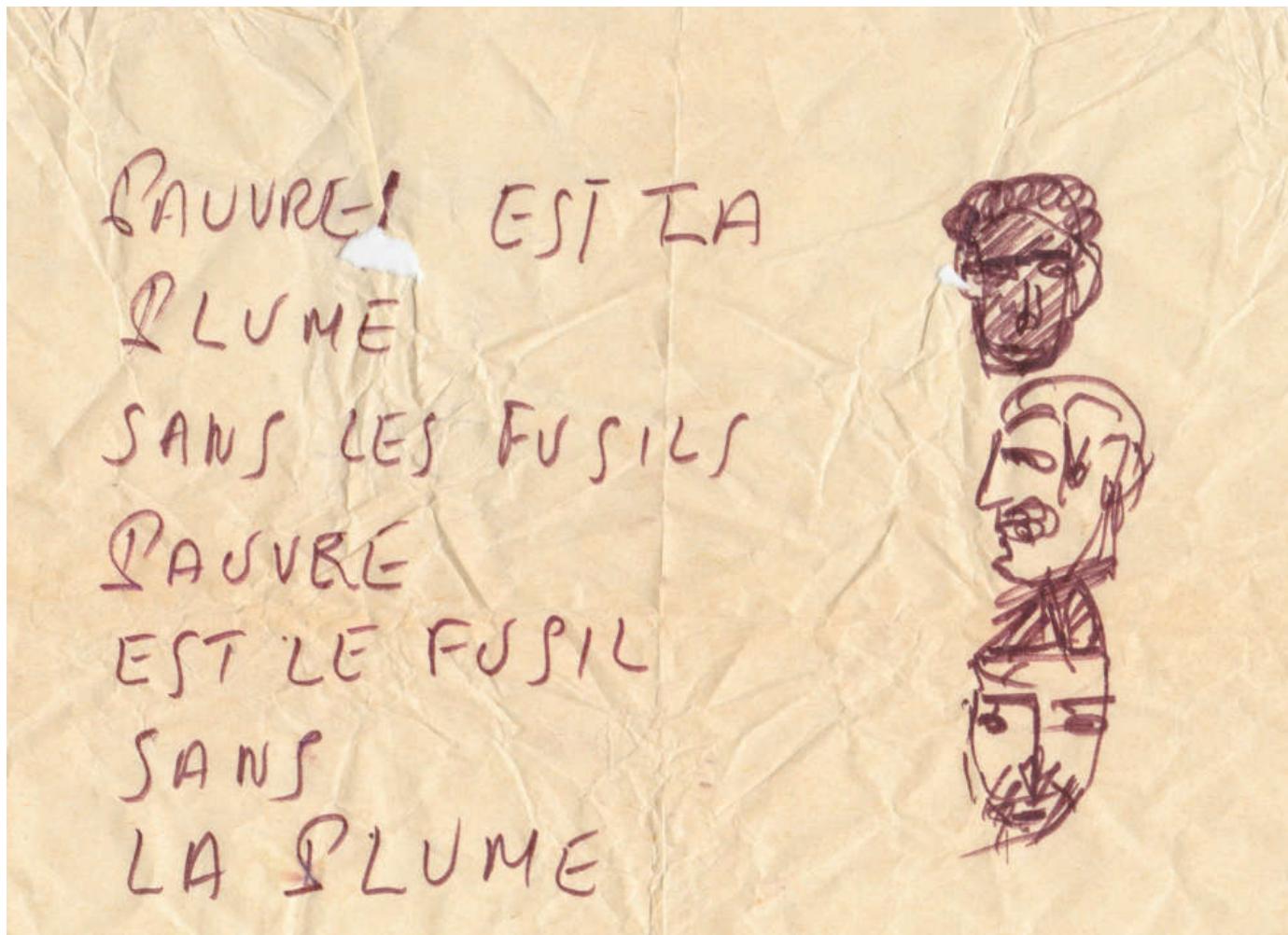
Sans képi, le gendarme Lefevre continue à demander, imperturbable :

- Ma taille ?
- Je ne sais pas.
- Alors tu vas l'apprendre.

Lefevre l'installe près du redoutable poêle, qui à lui seul doit chauffer les gendarmes, les familles et leurs véhicules.

- Lorsque tu auras suffisamment fondu pour me rattraper, tu me le diras.

La Parole errante



2) Gatti (beaute.
étudiant au Collège
l'intéressé prétend
et simule l'idiotie.

RF
GENDARMERIE NATIONALE

GENDARMERIE



Texte à lire
devant la gendarmerie d'Ussel

Emprisonnement : Le mot juste

Pour la nuit des quatre maquisards arrêtés, ce sera dehors, dans des espèces de stalles grillagées, dans le plein air du janvier corrézien (il fait -2°). Profondeur : deux mètres ; hauteur : un mètre cinquante, mais coupé en deux par un grillage, avec un autre grillage à quelques centimètres du sol. Une parfaite HLM pour lapins non symboliques.

Ils pensent : « Ce sont des cages dans lesquelles on doit mettre des morts en instance d'identification. » Avant de quitter la gendarmerie, ils apprendront que ce sont des cellules, mais pour les personnes ivres mortes ramenées à la gendarmerie. La position allongée pour un ivrogne va de soi ; les grilles, en permettant l'écoulement des vomissures, évitent les graves problèmes de nettoyage (un seau d'eau suffit). En principe, un seul ivrogne prévu par cage. Les quatre maquisards arrêtés, eux, sont mis deux par deux.

La largeur des cages (un demi-mètre) ne permet que l'emboîtement des corps, avec impossibilité de remuer, les menottes faisant des quatre éliminés de l'événement deux couples de frères siamois soudés par les poignets. Le froid intense aidant, la nuit sera au compissage général.

(...)

— Chat, tu regrettes... ?

Comme si toute réflexion sur le sujet devait conduire dans des endroits impraticables, le quatrième chat répond, catégorique :

— Non.

Il a l'impression que la partie Joseph du monstre s'est retirée et, après réflexion, revient pour dire :

— Eh ?... Vous regrettez quelque chose ?

Joseph s'est adressé à la partie Georges du monstre (en bas). Georges est un hyper-nerveux. Les jours où l'unique revolver du groupe lui revenait, le plus grand calme était de rigueur. Il ne dit rien. La partie Joseph s'adresse maintenant au double du bas tout entier :

— Y a pas de regrets ?

Georges répond soudain, catégorique :

— Aucun, bien au contraire.

Tandis que l'autre partie, constituée de Marcel dit le Canut (dit le troisième chat, cheminot lui aussi), le tempère :

— C'est pas tout à fait ça... C'est sa phrase totem. Il la dit vingt, trente fois par jour. La partie Joseph du corps (en haut) sourit. Le Canut n'est pas réticent, s'il a prononcé cette phrase, c'est pour qu'elle marque un moment aussi important.

— T'as raison le Canut, c'est pas de regrets qu'il fallait parler. Moi je suis content d'être ici. Et il insiste :

— Content. Et le mot sur lequel il insiste perce la nuit comme une lumière à travers un vitrail. Les deux moitiés du monstre (celle d'en haut et celle d'en bas) font l'expérience du juste. Autour du vitrail, les pierres de la cage parlent. Dans le vitrail, vivants et morts viennent se serrer les mains. Le temps s'abolit. Les gendarmes partent sur des trajectoires de nuit et d'étoiles. L'histoire se travestit en fraternité. Elle est une grande boule de pain paysan dont on peut, sans déranger personne, couper une tranche et se rassasier. Bouddha, Lao-tseu, le Christ, Marx et le Canut, disent en chœur :

— C'est pas tout à fait ça...

Les cages de la gendarmerie motorisée d'Ussel sont sur la montagne comme autant de feux. Hölderlin, Cafiero, Colomb, vont de l'un à l'autre. Et nous avons tous le même âge. Le mot juste. L'endroit juste. Rien ne peut aller contre ces cages avec gril, ni les -2° du thermomètre, ni leurs corps monstrueux, ni la gendarmerie d'Ussel, ni les GMR qui les ont arrêtés, battus, défigurés (tous serveurs sans le savoir de l'événement).

En cette nuit de janvier, ils sont en deçà du quadrillage des méridiens et des parallèles : à l'endroit juste. Ils font l'histoire pour les chefs d'État, pour les états-majors, pour les soldats (les mobilisés de l'événement et non les volontaires), pour les flottes qui sillonnent les mers, les bombardiers qui s'en vont au milieu du hululement des sirènes.

— Il n'y avait qu'un seul mot juste et nous l'étions, dit le quatrième chat.

La Parole errante





Tant qu'on peut mettre le soleil en avant...

Toute la question est là. Tuer, et non pas écrire. Annuler, barrer, rayer, et non pas créer.

(...) Charles est un cours d'eau. Il en a le côté tourbillonnaire, l'obstination – et surtout la force de courant. Le cours d'eau invente la fertilité des terres qu'il traverse. Charles aussi. Il a joint deux cours d'eau comme lui dans une région de maquis : la Corrèze et la Creuse. Mais son passage d'un cours d'eau à l'autre le rend suspect à la gendarmerie.

Partout où il s'installe, sa porte est ouverte au passant. Avant d'être suspect, Charles a été un étranger. Il est arrivé d'Afrique du Nord, un peu avant la guerre, avec une femme et des enfants qui parlaient alsacien. Le fait qu'ils soient cinq Bauer dans la famille lui a valu le surnom de Cinquième Colonne. Dès la déclaration de guerre. Ce qui fait que le printemps – au moment où ses récoltes s'affirment supérieures à celles des autres – devient « un coup de la Cinquième Colonne ». D'ailleurs le poil doré de Charles et ses yeux bleus ne laissent aucun doute. Suspect avant l'Occupation, puis Allemand, puis informateur, puis espion, il devient délateur, inévitablement, lorsque le maquis s'installe. Jugement secret d'un groupe de légaux. Charles est condamné à mort ! Et c'est la triplète constituée de 4-chat, Goliath et Cerf, qui reçoit l'ordre, en pleine nuit, de procéder à son exécution. Ils doivent aller à Faux-la-Montagne où se trouvent Charles et sa famille, et abattre « le » ou « les » coupable(s) « à peine entr'aperçu(s) ».

Ils arrivent lorsque le soleil est déjà levé. Charles est au bout de son champ. Il bêche. Il sait, lorsque les maquisards s'approchent, que plusieurs dizaines d'yeux disséminés dans le paysage sont en train de regarder. D'autant plus que trois maquisards exposés, en plein jour, seraient une aubaine pour la gendarmerie. Peut-être d'ailleurs qu'elle fait partie des yeux qui regardent pour en savoir davantage, elle aussi... Et 4-chat prend le relais (c'est lui qui détient le P 38) :

« Lorsque nous arrivons à proximité, il nous salue et continue son travail. Il continue encore lorsque Cerf lui dit :

— Va falloir creuser ta fosse !

Charles comprend que cette fosse il va falloir qu'il l'offre au paysage et à ceux qui l'habitent depuis des générations. Nous, malgré nos deux mitraillettes de protection et le P 38 pointé contre lui, il nous annule comme serviteurs sans relief d'un événement de moyenne importance. Nous ne comptons pas. La partie va se jouer entre lui et ces cultures qu'il a portées, jusqu'à l'insolence, sous la lumière de l'été. (Les eaux de la rivière qu'il a déviées en contrebas en portent témoignage).

La triplète regarde Charles. Deux minutes. Et, comme il continue à couper ses belles mottes carrées qui s'argentent sous le soleil levant sans se préoccuper d'elle, nous lui rappelons que la Patrie l'a condamné à mort et qu'il doit creuser son trou. Charles s'arrête, sans doute que le mot patrie changé en croque-mort lui paraît déplacé au milieu de toute cette générosité de la terre. Et abrupt il dit :

- Le bon Dieu...

- Vous réclamez un prêtre ? l'interrompt Goliath. — ... vous savez pourquoi je ne suis pas d'accord avec lui ?

Pour aller à la mort, il a accepté de porter sa croix ! Puis :

— Ça devrait être clair.

Tout devient clair. Même les armes deviennent transparentes. Un tel désir d'être honnête dans les mots avec la patrie, éclairant... et d'une telle lumière ! Même l'amertume qu'il y a sur la bêche devient sourire.

Charles continue à bêcher. Il nous regarde. Mais nous n'avons que nos armes pour répondre à son regard. Il voudrait dédramatiser, comme si notre présence dans ce champ, au soleil levant, faisait partie des choses prévues :

— Ou bien vous faites une connerie, ou bien vous ne faites pas une connerie ! Dans le premier cas, je refuse d'être complice de votre connerie en creusant quoi que ce soit. Dans le second cas, vous ne serez pas responsables d'avoir gâché une matinée de travail.

Le P 38 est resté pointé sur lui plus d'un quart d'heure pendant lequel un coq fou a chanté toutes les dérisions dont le monde est fait. Charles ne s'est pas arrêté de bêcher, même lorsque le P 38 s'est baissé et que je lui ai dit :

— Faudra qu'on discute... Il a répondu sans s'arrêter : — C'est sûr ! Le temps d'une réflexion, la bêche s'est arrêtée à la verticale, comme si elle devenait le fléau d'une balance telle qu'on l'attribue à la Justice pour rendre ses sentences. Bauer a dit :

— Tant qu'on peut mettre des mots en avant, le soleil brille pour tout le monde !

Et Charles Bauer l'Alsacien a repris son travail. J'ai eu en mains, ce matin-là, doigt sur la gâchette, tout le crétinisme, la bassesse, la stupidité, et toute la défaite de l'homme. De ce point de vue, le P 38 est aussi grand que l'univers.

La Parole errante



Armand Gatti-1945



Des morceaux de forêt continuent à témoigner

— Les livres, et nos frères Michaux, Gramsci, Tchouang-tseu, ont été brûlés par ceux qui avaient encerclé la forêt de la Berbeyrolle. Pendant longtemps, l'égal de nos matricules : Raymond Mas (qui faisait en même temps le pain de Tarnac), est venu rôder dans la forêt. Il s'agenouillait près de l'endroit où tout ce qui appartenait aux quatre maquisards arrêtés avait brûlé. Le boulanger plaquait son oreille au sol, et écoutait. Du fond des saisons, où les cendres de leurs mots étaient enfouies, Michaux, Gramsci Tchouang-tseu ont-ils parlé ? n'ont-ils pas parlé ? Puis Raymond Mas, en même temps que la forêt dévastée par les pylônes que l'Électricité de France posait en arrachant les arbres, a disparu, sans doute attiré par d'autres voix... Mais des morceaux de forêt arc-boutés contre le temps continuent à témoigner, malgré les blessures avec lesquelles les saisons pactisent. La bruyère, par la couleur et par l'odeur, continue un chant (lequel ?).

La Parole errante



Texte possible pour conclure
à lire à la terrasse d'un café

Dit de l'écriture de la forêt où hommes et arbres s'étaient battus au coude à coude

Il y a la forêt initiale,
celle à partir de laquelle tous les arbres croisés sont appelés à entrer en scénographie,
la forêt de la Berbeyrolle (1987).

Elle occupe entièrement une carte (au 1/20 000^e) des sentiers de randonnée. Sur une carte touristique (au 1/250 000^e), elle n'est déjà plus qu'une tache colorée. Sur celle de la France (au 1/20 000 000^e), elle disparaît. Pour la voir réapparaître, peut-être faudrait-il la photographier de la lune (d'où l'on peut capter un hangar avec un maximum de précision). Mais tout ce que l'on pourrait avoir aujourd'hui, c'est la ferme du Père Elie qui lui était adossée. La forêt de la Berbeyrolle a été rasée. C'était le premier maquis de France. A côté des moignons sciés qui pourrissent lentement, s'effritent et se comblent les trous où se terraient les premiers combattants de la nuit et du brouillard.

C'est parce qu'elle a été dans les limbes le premier maquis d'Europe qu'elle est devenue le premier maquis.

La ferme du Père Elie, à cause de son isolement, a servi de lieu de passage à toute une partie de l'Europe (souvent clandestine) qui se rendait à la guerre d'Espagne. La forêt à ce moment-là n'était que son prolongement, pour éviter le surnombre dans la ferme et surtout les descentes matinales de la gendarmerie. Quoique le sapin fût majoritaire, on pouvait refaire l'Europe suivant les arbres. La clairière aux frênes et aux

chênes revenant aux Allemands (antifascistes), les bouleaux aux Polonais, le cèdre unique aux juifs, sans doute à cause de la Bible (les quatre fois vingt mille bûcherons de Salomon pour l'abattre). Mariage forcé, à cause de l'Histoire, des Italiens avec les buissons de lauriers. Les Irlandais s'étaient laissés altérer par le mélèze dont ils prétendaient pouvoir tirer des sabots (antifascistes eux aussi). Il y eut même des genévriers avec lesquels les Roumains (à moins qu'ils ne fussent Hongrois) avaient commencé une allée destinée à occulter à la longue un champ de patates d'où la ferme tirait une partie de sa subsistance. Faire travailler des clandestins le temps de leur transit demande de la discrétion. On dit que les genévriers chassent le mauvais sort. L'allée n'a pas été terminée. Et le mauvais sort s'est abattu. En attendant, les Brigades internationales (face clandestine) vont y naître. Avec la deuxième phase, le reflux de la guerre d'Espagne, ce sont les mêmes nationalités avec en plus les Espagnols qui essaient d'éviter le camp que leur promettent les autorités d'alors. Avec eux, les quelques mètres de châtaigneraie (à ce moment-là très mal en point) et les noyers qui font grimper la forêt sur la colline sont occupés. Il faut attendre la troisième phase pour que les sapins majoritaires trouvent enfin leur place dans cette aventure. Ce seront les décrets-lois de Daladier contre les communistes qui amèneront des Français à rêver le monde entre les sapinières dont certains individus, présidentiels, vont jusqu'à vingt-cinq mètres de haut.

Parmi les Français, il y a un instituteur. Au moment de la défaite, il est déjà à pied d'œuvre. Partant de la Berbeyrolle, il élargira le maquis, de forêt en forêt, à tout le Limousin.

C'est l'heure combattante de la forêt. Des trous s'y creusent. Des partisans les habitent. Leurs frères d'armes, arbres, partageront avec eux les deux terribles hivers de 1942 et 1943. Le maquis en guerre est blanc. Certes il y a les fabuleux réveils du printemps et de l'été. Tout se dit en termes de fable à ce moment-là. Chaque arbre, ou chaque espèce d'arbre, a la sienne. Souverain le chant des oiseaux. Les témoins de la bataille sont aujourd'hui extérieurs. Ils continuent à dire le front par où passaient les combats de la forêt. Il y a des bois pour commémorer les embuscades (pas d'embuscade sans terrain, découvert pour permettre le repli). Et puis le chêne où est tombé le partisan Clovis, la rangée de peupliers où ont été exécutés les six Fioux, les aulnes du combat perdu de Foulon dont les entailles parlent encore un langage de sang. Les châtaigniers au doigt de Bouddha ascétique dressé vers le ciel devant lesquels Totilée a capturé à lui tout seul une automitrailleuse. Le fût cannelé, les côtes spiralées, le feuillage gaufré, les chatons pendants de fleurs jaunâtres marqués de rouge-brun, les charmes montent la garde à travers le temps, devant la ferme où le

Père Mazaud fut brûlé avec toutes ses bêtes. Seuls les arbres ont dit, et continuent à dire (les hommes beaucoup moins) combien grand fut le combat des campagnes. Le « combat des arbres », un poème gaël (Cad Goddin), c'est le leur. Il dit encore aujourd'hui comment des hommes étaient prêts à succomber, et à n'obtenir la victoire qu'après avoir été métamorphosés en arbres. Pratiques magiques des anciens temps ? C'est cette magie-là qu'envers et contre tout la Berbeyrolle continue à habiter. A Marcy, où tout a été incendié, ce sont les trembles qui ont envahi les emplacements brûlés où ils drageonnent d'abondance. C'est une pratique depuis longtemps mise au point sur les ruines de Moscou incendié devant l'armée de Napoléon 1^{er}.

Pendant le temps où le maquis était voué au blanc, des fantômes remplissaient les nuits et les jours de la forêt de la Berbeyrolle. Une Brigade internationale à leur façon. Il y avait les politiques Gramsci, Durruti. Il y avait les moralistes le Bouddha, Lao Tse. Il y avait les poètes (le sapin en portait la charge en même temps que leur charge de neige) Rimbaud et Michaux. C'est peut-être pour cela que quarante ans après, le jour de sa mort, Michaux s'est transformé en forêt de sapins sur d'autres collines, au-delà des Alpes.

Et puis un matin de neige, la Berbeyrolle a été encerclée. Les empreintes dans la neige sont toujours fatales aux partisans. Tous les trous ont été nettoyés à la grenade. Autour, les arbres ont perdu leurs habits et ils ont regardé leurs semblables hommes s'éloigner, mains en l'air.

C'est parce qu'ils étaient devenus leurs semblables que les hommes ont survécu aux camps de concentration. Ils ont annulé le camp avec opiniâtreté, constance, désespoir parfois. Ils l'ont annulé et ils ont mis à la place, l'un après l'autre, les arbres de la forêt de la Berbeyrolle. Ce fut comme dans le poème gaël mais inversé. Les arbres entrèrent en écriture et lorsque leurs semblables rayés et avec le triangle sur la poitrine les mirent tous ensemble, cela donna « La révolte des arbres ». Cette révolte d'arbres qui portaient à la conquête du ciel, de base en base indiquant un trajet. Pour le suivre, il fallait une évasion, elle eut lieu.

Devant la Berbeyrolle rasée, il fallait que l'esprit qui l'avait habitée pendant tant de jours souffle de nouveau. Et la Berbeyrolle serait de nouveau là. Elle avait réussi à renaître dans le camp avec l'écriture pour le dire. Et l'écriture continua à dire.

Dans le dit de l'écriture de la forêt où hommes et arbres s'étaient battus au coude à coude, la Berbeyrolle fut devant ce qu'elle n'avait jamais cessé d'être un lieu de ren-



dez-vous. Mais un rendez-vous d'hommes et de femmes qui avaient dans leurs yeux la couleur de son destin, celui qui à son tour s'écrit en cimes d'arbres. Les signes s'inversaient. Ce n'était plus le vent sur les hauteurs qui donnait existence au peuplier. C'était la présence du peuplier ainsi vivant qui créait le vent des chahuteurs.

La première au rendez-vous fut Rosa Luxemburg. Des arbres en tout point frères de ceux de la Berbeysrolle avaient suivi d'un coin à l'autre de Berlin toute sa vie militante. Ils avaient été les seuls témoins de son assassinat sur les bords du Landwehrkanal. Par-delà la souillure nazie, les bombardements, le phosphore, les ruines, la réurbanisation et les tours de télévision (arbres naturalisés), ils avaient survécu. Avec les feuilles de ces arbres, furent dites au rendez-vous la vie et la mort de Rosa Luxemburg.

Le deuxième au rendez-vous fut Li Tche Liou. Les arbres qu'il avait croisés au cours de la Longue Marche étaient innombrables. Histoire et géographie pouvaient devenir une épopée végétale. Mais ne furent retenus que les arbres plantés le long de sa vie de militant. Les deux peupliers plantés après l'assassinat de Zi-Hua et Li Yu-Si, sa femme et son fils, le litchi pour dire sa fille disparue, et le saule pour la mort en exil de son père, le vieux Li Yuan Ming.

Le troisième au rendez-vous fut Ion Sosa, le Guatémaltèque. Ses arbres avaient des noms exotiques ceiba, ocote, maranon. Ils avaient ce tremblement qu'apporte la voix des volcans depuis trop longtemps éteints sur le Massif Central pour que les arbres de la forêt de la Berbeysrolle puissent s'en souvenir. Mais ils racontaient comment, avec ce tremblement, on se battait contre l'impérialisme. Les arbres de Ion Sosa, c'était encore et toujours le combat des Indiens.

Il y eut le quatrième rendez-vous avec les arbres de l'Orénoque, et le cinquième avec ceux du Vietnam (où la forêt se mettait en marche) et le sixième avec la végétation de l'Ebre, et le septième avec les sorbiers du Pô, et le huitième et le neuvième.

Il y eut aussi le rendez-vous avec les grévistes de la faim d'Irlande dans la prison de Long Kesh. Pourquoi se battaient-ils ? Pour nous restituer le Calendrier des arbres - fait avec les treize mois de l'année lunaire - mais où chaque mois est un arbre. Et chaque arbre une lettre.

B pour Beth (bouleau) - 24 décembre - 20 janvier.
L pour Luis (sorbier) - 21 janvier - 17 février.
W pour Wiôn (frêne) - 18 février - 17 mars.
F pour Fearn (aulne) - 18 mars - 15 avril.
S pour Saile (saule) - 16 avril - 12 mai.
H pour Huath (aubépine) - 13 mai - 9 juin.
D pour Duir (chêne) - 10 juin - 7 juillet. etc.

Aujourd'hui, la Forêt de la Berbeyrolle, premier maquis de France, donne rendez-vous à son Histoire de Forêt, et aux arbres militants tels que l'homme depuis le premier chant d'oiseau, se les ait imaginés.



Réalisé avec le soutien de la commune de Tarnac
et de l'association Refuge des résistances Armand Gatti
Les textes d'Armand Gatti sont édités aux éditions Verdier.
Conçu par l'association Gatti multiplié par X / SG 2020.